



LE PORTRAIT LITTÉRAIRE

ÉMERGENCE DU PORTRAIT LITTÉRAIRE COMME GENRE AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

« Un bon portrait m'apparaît toujours comme une biographie dramatisée, ou plutôt comme le drame naturel inhérent à tout homme. »

Charles Baudelaire, salon de 1859

Le mot « portrait » apparu au XIII^e siècle est employé jusqu'au XVI^e siècle pour désigner une représentation imagée d'une personne. Il se développe avec l'émergence de l'humanisme aussi bien dans la peinture que dans la littérature. Renouant avec ses origines antiques et médiévales, la poésie lyrique se développe à la Renaissance en favorisant l'apparition de nouvelles formes comme le blason, un poème en octo ou décasyllabes à rimes plates dans lequel le poète s'attache à faire l'éloge d'une partie du corps d'une personne.

*O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
O boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !*

Extrait La chevelure de Baudelaire (Les Fleurs du mal, 19^e siècle)

Lorsqu'il se fait satirique, le blason devient contre-blason. Le blason, initié par les poètes de l'école lyonnaise et de la Pléiade, a participé à l'élaboration du portrait comme genre littéraire.

Cependant, il faut attendre le XVII^e siècle pour que le portrait littéraire s'impose comme genre, renouant avec la tradition des historiens de la Rome antique. Le portrait devient à la mode dans les romans précieux mais surtout dans les salons où il devient un divertissement mondain. Il devient alors un genre littéraire à part entière. On le trouve dans les mémoires de la Princesse Palatine, les lettres de Mme de Sévigné, les oraisons funèbres de Bossuet, Les Caractères de la Bruyère, les tragédies de Corneille ou les comédies de Molière. Les moralistes du Grand Siècle y peignent la nature humaine à travers de grands types, rejoignant la littérature épictétique, celle de l'éloge qui vise à la célébration ou du blâme qui dénonce les vices. Le portrait prend aussi la forme de l'autoportrait, comme celui de Montaigne dans ses Essais ou celui de Scarron, premier mari de Mme de Maintenon.

*Il n'est plus temps de rimaitter ;
On m'a dit qu'il faut détailler :
Moi, qui suis dans un cul de jatte ;
Qui ne remue ni pied ni patte,
Et qui n'ai jamais fait un pas,
Il faut aller jusqu'au trépas[3].*

Scarron, épigramme



| PORTRAITS D'ÉCRIVAINS



Anonyme, (d'après Charles Le Brun)
Pierre Corneille, vers 1685
Coll. Château de Versailles MV 2903
© RMN-GP (Musée du Louvre) / © RMN-GP



Hyacinthe Rigaud (attribué à)
Jean de La Fontaine, vers 1685
Coll. Château de Versailles MV 5749
© RMN-GP (Chateau de Versailles) /
© Christophe Fouin



Jean-Baptiste Santerre
Jean Racine, vers 1685
Coll. Château de Versailles MV 2926
© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Gérard Bot



Elisabeth-Louise Lebrun
Jean de la Bruyère, vers 1685
Coll. Château de Versailles MV 2940
© RMN-GP (Château de Versailles) /
© Christophe Fouin



Catherine Lesurier (d'après Largillière)
Voltaire, 1778
Coll. Château de Versailles MV 2987
© RMN-GP (Chateau de Versailles) /
© Christophe Fouin



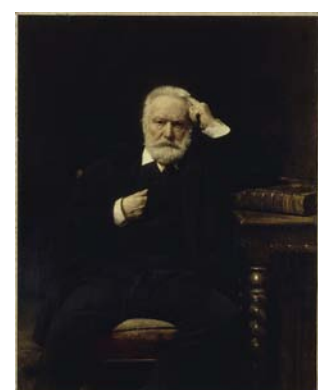
François Gérard
Alphonse-Marie-Louis de Prat de Lamartine, 1831
Coll. Château de Versailles MV 6746
© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Christophe Fouin



Charles Landelle
Alfred de Musset, 1878
Coll. Château de Versailles MV 7383
© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Franck Raux



Emile Deroz
Charles Baudelaire, 1844
Coll. Château de Versailles MV 5682
© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Franck Raux



Léon Bonnat
Victor Hugo, 1876
Coll. Château de Versailles MV 7363
© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Gérard Blot



PORTRAITS CROISÉS : MADAME PALATINE ET MADAME DE MAINTENON



Hyacinthe Rigaud
Elisabeth-Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans, dite la Palatine, 1713

Coll. Château de Versailles MV 2084
© RMN-GP (Château de Versailles) /
© Christophe Fouin

LE PORTRAIT, FIGURE IMPOSÉE DES MÉMOIRES DE M^{me} PALATINE ET DE M^{me} DE MAINTENON, DEUX RIVALES AUPRÈS DU ROI

Elisabeth-Charlotte de Wittelsbach, duchesse d'Orléans, dite la princesse Palatine (1652-1722), est une des femmes les plus intéressantes et intelligentes de la cour de Louis XIV. Elle est restée, à l'égal de Saint-Simon, un témoin privilégié de Versailles. Elle laisse à sa mort, en 1722, quelque 90 000 lettres considérées comme une des meilleures chroniques du Grand Siècle.

Fille de Charles-Louis Ier, duc de Bavière et Électeur Palatin, Elisabeth-Charlotte est née le 27 mai 1652 au château de Heidelberg en Allemagne. En 1671, dès son arrivée à Saint-Germain, elle est mariée à Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, frère du roi. C'est un mariage diplomatique voulu par son père afin d'éviter le retour de la guerre et s'assurer la protection de la France dans ses éventuels conflits avec ses voisins.

Saint-Cloud, 14 avril 1688

Que vous dirai-je encore ? Je ne sais trop. La cour devient maintenant si ennuyeuse avec ces continuelles hypocrisies, qu'on n'y peut presque plus tenir, et tandis qu'on énerve les gens et qu'on les épuise jusqu'à la moelle pour les porter (comme ils disent) à la vertu et à la crainte de Dieu, le roi choisit les êtres les plus vicieux du monde, tel le chevalier et d'Effiat, pour en faire sa compagnie ordinaire. Je n'ai pas pu savoir si le roi a oui ou non épousé la Maintenon. Il y en a beaucoup qui assurent qu'elle est sa femme, et que l'archevêque de Paris les a unis en présence du confesseur du roi et du frère de la Maintenon ; mais d'autres disent que ce n'est pas vrai, et il est impossible de savoir ce qu'il en est. En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que le roi n'a jamais eu pour aucune maîtresse la passion qu'il a pour celle-ci ; c'est quelque chose de curieux à voir quand ils sont ensemble. Si elle est quelque part, il ne peut pas y tenir un quart d'heure sans aller lui parler à l'oreille et l'entretenir en secret, bien qu'il ait été toute la journée auprès d'elle. Cette femme est un méchant diable que chacun recherche et craint fort, mais elle est peu aimée. Il n'est sorte de chicanes qu'elle ne cherche à la bonne Mme la Dauphine, qui est bien la meilleure princesse du monde ; [...]

J'ai encore oublié de vous dire une chose. Pour qu'il ne paraisse pas que les partisans du Lorrain sont mêlés à l'affaire du mariage de mes enfant, la Maintenon et la Montespan ont fourré dans la tête de la grande Mademoiselle que puisque M. du Maine était son héritier, elle devait lui laisser tout le reste de sa fortune à condition qu'il épouserait ma fille, et que de la sorte son bien reviendrait pour ainsi dire dans sa propre maison pour les enfants de Monsieur. Ils font cela pour s'assurer tout ce que possède Mademoiselle, qui (comme une autre folle, Dieu me pardonne !) tombe dans ce panneau. Et parce qu'elle a fait la sottise de donner son bien au bâtard pour tirer de prise son petit crapaud de Lauzun, elle voudrait qu'à notre tour nous fussions aussi fou qu'elle.

Lettres de la princesse Palatine, 1672-1722, *Le Temps retrouvé*, Mercure de France, 1999

Notes de bas de page :

1. Le chevalier et d'Effiat : La princesse Palatine supportait mal l'emprise dangereuse que le chevalier avait sur son mari.
2. Mme de Maintenon : veuve du poète Scarron puis gouvernante des enfants du roi et de la Marquise de Montespan, elle épouse le roi en 1683.
3. La Grande Mademoiselle : Fille de Gaston d'Orléans, cousine germaine de Louis XIV.
4. M. du Maine : fils de la marquise de Montespan et de Louis XIV.
5. Monsieur : Philippe d'Orléans, frère du roi.
6. Duc de Lauzun : La Grande Mademoiselle l'épouse secrètement en 1671.



Dans cette célèbre lettre, on voit la princesse Palatine dans toute la vérité de son caractère. Orgueilleuse et sujette à de terribles colères, elle est prompte à s'attaquer aux hypocrisies de la cour.



Pierre Mignard
Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon (1635-1719), 1694

Coll. Château de Versailles MV 3637
© RMN-GP (Chateau de Versailles) /
© Jean-Marc Mani

On peut voir plusieurs sources à son animosité envers Mme de Maintenon. D'abord, l'affection que la princesse Palatine portait au roi. On sent la jalousie poindre quand elle s'étonne que le roi ne puisse « y tenir un quart d'heure sans aller lui parler à l'oreille et l'entretenir en secret, bien qu'il ait été toute la journée auprès d'elle. » Ensuite, son orgueil et le sentiment de supériorité qu'elle partageait avec le duc de Saint-Simon qui ne portait pas non plus Mme de Maintenon dans son cœur. Très conscients des privilèges attachés à leur naissance, ils jugeaient inadmissible l'ascension extraordinaire de Françoise d'Aubigné, orpheline pauvre, veuve d'un poète sans fortune, Scarron, devenue gouvernante des bâtards du roi avec Mme de Montespan, et pour finir épousemorganatique du roi Louis XIV.

Enfin, l'attachement de la gouvernante aux enfants du roi et de Madame de Montespan constitue un des principaux griefs de Madame palatine à l'égard de celle qui dans ses lettres l'appelle « la vieille », « la vieille ordure », « la vieille ripopée » ou encore « la vieille guenon ». Elle y exprime ses craintes au sujet des projets de mariage de ses enfants avec les bâtards du roi. Pourtant, le mariage de Mademoiselle de Blois, fille du roi et de Madame de Montespan, fut imposé au duc de Chartres, fils de Monsieur et Madame. Cette dernière considéra Mme de Maintenon comme l'instigatrice de ce mariage auquel elle était farouchement opposée.

La vivacité de sa réaction fut rapportée avec esprit par Saint-Simon dans ses Mémoires: « Madame parut à la fin de l'appartement comme une lionne à qui l'on arrache ses petits. Elle marchait à grands pas, son mouchoir à la main, pleurant sans contrainte, parlant assez haut, gesticulant et représentant fort bien Cérès après l'enlèvement de sa fille Proserpine, la cherchant avec fureur et la redemandant à Jupiter ».



LA SATIRE DE LA MODE DANS LES LETTRES DE M^{me} DE SÉVIGNÉ

Célèbre épistolière du XVII^e siècle, Mme de Sévigné connut toute l'élite intellectuelle et mondaine du temps, dont Madame Scarron, future marquise de Maintenon, la comtesse de La Fayette, auteur de *La princesse de Clèves* (1678), le comte de Bussy-Rabutin, son cousin, auteur de *L'Histoire amoureuse des Gaules* (1660). Elle avait épousé en 1644 Henri de Sévigné (1623-1651) dont elle eut deux enfants, un fils, Charles, né en 1648, et une fille Françoise-Marguerite, comtesse de Grignan (1646-1705). C'est à celle-ci, installée au château de Grignan, qu'elle adresse la plupart de ses célèbres lettres, dans lesquelles, elle donne de nombreuses anecdotes sur la cour de Versailles dont elle se fait la chroniqueuse.

De Mme de Sévigné à Mme de Grignan
À Paris, le 18 mars 1671

Je fus voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour . Elle est belle comme un ange. Mme de Nevers y vint coiffée à faire rire: il m'en faut croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin (2) l'avait bretaudée par plaisir, comme un patron de mode excessive. Elle avait donc tous ses cheveux coupés sur la tête, et frisés naturellement par cent papillotes, qui lui font souffrir toute la nuit mort et passion. Tout cela fait une petite tête de chou ronde, sans nulle chose par les côtés: toute la tête nue et hurlupée. Ma fille, c'était la plus ridicule chose qu'on peut imaginer. Elle n'avait pas de coiffe. Mais encore passe, elle est jeune et jolie, mais toutes ces femmes de Saint-Germain, et cette La Mothe (3) se font testonner (4) par la Martin. Cela est au point que le Roi et les Dames en pâment de rire: elles en sont encore à la jolie coiffure que Montgobert sait si bien : les boucles renversées voilà tout. Elles se divertissent à voir outrer cette mode jusqu'à la folie.

De Mme de sévigné à M. le duc de Chaulnes
A Grignan, le 15 mai 1691

Parlons maintenant de la plus grande affaire qui soit à la cour. Votre imagination va tout droit à de nouvelles entreprises; vous croyez que le roi, non content de Mons et de Nice, veut encore le siège de Namur : point du tout; c'est une chose qui a donné beaucoup plus de peine à Sa Majesté et qui lui a coûté plus de temps que ses dernières conquêtes: c'est la défaite des fontanges à plate couture. Plus de coiffures élevées jusqu'aux nues, plus de casques, plus de rayons, plus de bourgognes, plus de jardinières : les princesses ont paru de trois quartiers moins hautes qu'à l'ordinaire ; on fait usage de ses cheveux comme on faisait il y a dix ans. Ce changement a fait un bruit et un désordre à Versailles qu'on ne saurait vous représenter. Chacun raisonnait à fond sur cette matière, et c'était l'affaire de tout le monde.

1 Charlotte-Éléonore Magdeleine de la Mothe-Houdancourt, (1654 - 1744) Elle devient par son mariage duchesse de Ventadour. En 1705, elle deviendra gouvernante du duc de Bourgogne, arrière-petit-fils de Louis XIV.

2 Coiffeuse de ce temps qu'on ne trouve mentionnée que dans les lettres de Mme de Sévigné.

3 Dame de compagnie de Mme de Grignan.

4 Se faire coiffer.



Anonyme (d'après Elle, Louis le père)
Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, non daté
Coll. Château de Versailles MV 5620
© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Gérard Blot

Dans ces deux lettres adressées à sa fille, Mme de Sévigné fait la satire des outrances de la mode auxquelles se soumettent les femmes de la cour. On peut y retrouver différents procédés oratoires à commencer par l'hyperbole «cent papillottes», un procédé d'amplification, d'exagération qui ouvre le champ lexical de la souffrance : « souffrir », « mort » et « passion ».

D'autre part, l'antithèse «frisés naturellement par cent papillotes» annonce la métaphore dépréciative qui suit «une petite tête de chou ronde». Cette métaphore, qui associe la tête de Mme de Nevers à un vulgaire végétal, s'oppose à la comparaison élogieuse de Mme de Ventadour qui est dépeinte comme étant «belle comme un ange», une comparaison certes en forme de cliché, passée dans le langage courant. Cette nouvelle coiffure suscite la moquerie des courtisans qui se «pâment de rire». Mais la satire demeure plutôt plaisante que cruelle de la part de Mme de Sévigné qui se fait chroniqueuse mondaine pour le plus grand plaisir de sa fille qui vit à Grignan, en Provence, loin de la cour.



Anonyme
Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de Grignan, non daté
Coll. Château de Versailles MV 9502
© RMN-GP (Chateau de Versailles)

Bussy-Rabutin, dans son Histoire amoureuse des Gaules a raconté l'origine des fontanges : il raconte qu'un 1680, un jour que Mlle de Fontanges revenait de la chasse royale, le vent ayant défait ses cheveux, elle les releva en forme de coque et les lia avec un ruban dont les bouts retombaient sur le front. Louis XIV trouva l'invention si jolie qu'on en fit une mode, la mode des nœuds à la Fontange.

Les «fontanges» ne tardèrent pas à prendre des proportions démesurées, faisant de la tête des femmes, selon le mot de La Bruyère, «la base d'un édifice à plusieurs étages». Et le roi, qui les avait d'abord encouragées, se mit à les détester, comme le prouve cette lettre de Mme de Sévigné. Son autorité fut du reste impuissante à les proscrire définitivement : elles reparurent sous son propre règne, pendant plus de dix ans, jusqu'en 1714 alors que la simplicité et l'austérité étaient de rigueur sous le règne de Mme de Maintenon.



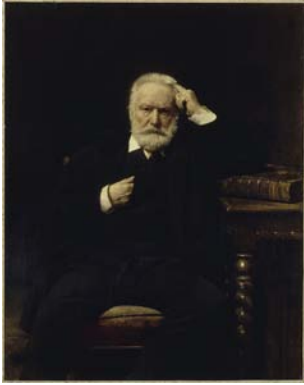
Hyacinthe Rigaud
Louis-Auguste d'Albert d'Ailly, 1710
Coll. Château de Versailles MV 3675
© RMN-GP (Chateau de Versailles) /
© Jean-Marc Manai



Anonyme
Charlotte de la Mothe Houdancourt, 1717
Coll. Château de Versailles V. 2015.29
© RMN-GP (Chateau de Versailles) /
© Christophe Fouin



LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS



Léon Bonnat

Victor Hugo, 1876

Coll. Château de Versailles MV 7363

© RMN-GP (Chateau de Versailles) / © Gérard Blot

Lorsque l'écrivain Victor Hugo, au milieu des années 1840, commence la rédaction de ce qui deviendra en 1862 *Les Misérables*, il ambitionne de décrire une période qui n'est pas encore révolue, celle du règne de Louis-Philippe, sous lequel se déroule une grande partie de l'intrigue. Il est alors un intime du roi qui le reçoit aux Tuileries. Il s'est rallié à la monarchie de Juillet en 1837 et s'est tourné vers la carrière politique en 1845, date à laquelle il est nommé pair de France. On trouve dans *Les Misérables* un long portrait de Louis-Philippe et de sa famille dont voici un extrait.

Louis-Philippe avait été beau, et, vieilli, était resté gracieux ; pas toujours agréé de la nation, il l'était toujours de la foule ; il plaisait. Il avait ce don, le charme. La majesté lui faisait défaut ; il ne portait ni la couronne, quoique roi, ni les cheveux blancs, quoique vieillard. Ses manières étaient du vieux régime et ses habitudes du nouveau, mélange du noble et du bourgeois qui convenait à 1830 ; Louis-Philippe était la transition régnante ; il avait conservé l'ancienne prononciation et l'ancienne orthographe qu'il mettait au service des opinions modernes ; il aimait la Pologne et la Hongrie, mais il écrivait les polonais et il prononçait les hongrais. Il portait l'habit de la garde nationale comme Charles X, et le cordon de la Légion d'honneur comme Napoléon.

Il allait peu à la chapelle, point à la chasse, jamais à l'opéra. Incorruptible aux sacristains, aux valets de chiens et aux danseuses ; cela entraînait dans sa popularité bourgeoise. Il n'avait point de cour. Il sortait avec son para-pluie sous son bras, et ce parapluie a longtemps fait partie de son auréole. Il était un peu maçon, un peu jardinière et un peu médecin ; il saignait un postillon tombé de cheval ; Louis-Philippe n'allait pas plus sans sa lancette qu'Henri III sans son poignard. Les royalistes raillaient ce roi ridicule, le premier qui ait versé le sang pour guérir.(...)

Disons-le.

Louis-Philippe a été un roi trop père ; cette incubation d'une famille qu'on veut faire éclore dynastie a peur de tout et n'entend pas être dérangée ; de là des timidités excessives, importunes au peuple qui a le 14 juillet dans sa tradition civile et Austerlitz dans sa tradition militaire.

Du reste, si l'on fait abstraction des devoirs publics, qui veulent être remplis les premiers, cette profonde tendresse de Louis-Philippe pour sa famille, la famille la méritait. Ce groupe domestique était admirable. Les vertus y coudoyaient les talents. Une des filles de Louis-Philippe, Marie d'Orléans, mettait le nom de sa race parmi les artistes comme Charles d'Orléans l'avait mis parmi les poètes. Elle avait fait de son âme un marbre qu'elle avait nommé Jeanne d'Arc. Deux des fils de Louis-Philippe avaient arraché à Metternich cet éloge démagogique : Ce sont des jeunes gens comme on n'en voit guère et des princes comme on n'en voit pas.

Voilà, sans rien dissimuler, mais aussi sans rien aggraver, le vrai sur Louis-Philippe.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862, quatrième partie, livre premier, chapitre III, La Pléiade, p. 846



Franz-Xaver Winterhalter
Louis-Philippe, roi des Français, 1846
Coll. Château de Versailles MV 5211
© RMN-GP (Chateau de Versailles) /
© Franck Raux

Le long portrait que Victor Hugo consacre à Louis-Philippe dans le chapitre III des Misérables est plutôt élogieux avec un vocabulaire connoté très positivement. Il reçut un accueil favorable du duc d'Aumale qui écrivait dans une lettre du 8 juillet 1862 adressée au général Le Flo : «le noble coeur du poète a compris le noble coeur du Roi, et dans leur ensemble ces pages éloquents sont une éclatante justice rendue au caractère de mon père, à sa bonté, à ses grandes qualités, à la loyauté de son règne.»

La monarchie de Juillet, issue des Trois Glorieuses (27, 28 et 29 juillet 1830), révolution parisienne triomphant de l'autoritarisme de Charles X, a mis sur le trône un roi plus libéral, Louis-Philippe d'Orléans. Le 9 août, il prête serment de respecter la nouvelle charte qui établit une monarchie parlementaire. Victor Hugo rappelle que politiquement, Louis-Philippe devenu « roi des Français » se façonne une image de roi bourgeois qui rompt volontairement avec l'ostentation et les fastes de l'Ancien Régime: «cela entraine dans sa popularité bourgeoise. Il n'avait point de cour. Il sortait avec son parapluie sous son bras, et ce parapluie a longtemps fait partie de son auréole.»

Cette image débonnaire, le roi la cultive aussi dans le champ privé où il se montre un père et un époux habité par une «profonde tendresse». Victor Hugo, qui était un intime de la famille royale, développe les «vertus» et les «talents» de ses enfants. À travers le portrait de sa fille, Marie d'Orléans, Victor Hugo rappelle le projet politique de Louis-Philippe de faire de Versailles un musée national dédié « à toutes les gloires de la France ». Le poète, qui avait été invité à l'inauguration du musée, en avait fait l'éloge. La galerie de pierre, dans l'aile nord, rassemble les figures emblématiques de la période médiévale parmi lesquelles la statue en marbre de Jeanne d'Arc réalisée par Marie d'Orléans, troisième fille des dix enfants de Louis-Philippe, élève d'Ary Scheffer et de David d'Angers.